

OBSERVATIONS prononcées à la suite de la communication de M. Jean Favier (séance du lundi 2 février 2004)

**Roland Drago** : Il s'est produit en Europe, comme vous venez de l'indiquer, aux VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles, un événement considérable à propos duquel vous avez rappelé les constatations d'Henri Pirenne dans *Mahomet et Charlemagne* : la Méditerranée était jusque là le principal domaine des relations entre les Etats européens. Les invasions arabes l'ont fermée.

A ce moment, les grands courants économiques et politiques ont remonté vers le Nord, l'économie est devenue terrestre avec l'apparition des grandes foires et le développement de la vie municipale jusqu'aux pays scandinaves. Cela pourrait même dire que cette transformation a été, du moins en partie, à l'origine de la féodalité puisqu'elle est un système de hiérarchie des terres.

\*

\* \*

**Jean-Marc Varaut** : Vous avez évoqué Cluny, mais ne faut-il pas accorder une importance majeure à l'oeuvre des Bénédictins, à Saint Benoît et à Saint Bernard ? Lorsque je regarde une carte de l'Europe, sur laquelle on représente les abbayes bénédictines, j'ai l'impression d'un grand manteau blanc qui recouvre l'Europe. Il y a là un phénomène extraordinaire d'unité architecturale, intellectuelle, spirituelle. Ne pensez-vous pas que les Bénédictins ont été, d'une certaine manière, les Européens de l'Europe qui n'existait pas encore ?

\*

\* \*

**Jean Baechler** : Au hasard de mes lectures, je suis tombé récemment sur Bartolo di Sassoferrato, qui a suscité en moi la question suivante : à partir du XII<sup>e</sup> siècle, des milliers de « romanistes » se sont mis à étudier le corpus de Justinien et, en particulier se sont préoccupés d'étudier le problème de la légitimité politique qui, d'après le corpus, ne peut venir que de l'empereur de Rome. Or la réalité politique de l'Europe correspondait de moins en moins à cette situation. Sauriez-vous nous dire si ces romanistes ont fait émerger, au moins à titre d'esquisse, l'idée d'une disjonction entre l'empire comme espace politique et l'Europe comme espace culturel, comme œcoumène ?

\*

\* \*

**Alain Plantey** : Charlemagne avait-il un concept de l'État ? Dans l'affirmative, cette conception était-elle personnelle ou bien était-elle sous-tendue par une référence à l'empire romain ?

On peut remarquer qu'au Xe siècle les Hongrois se sont avancés jusqu'en France. Arrivés par Bâle, ils sont allés jusqu'à Perpignan et sont repartis par la vallée du Pô. Il existait donc bien un problème de frontière orientale de l'Europe. Si l'on définit l'Europe comme le monde occidental, on est en droit de se demander toutefois quelle était sa limite orientale à l'époque.

\*  
\* \*

**Gérald Antoine :** Vous avez dit qu'aux XIIe et XIIIe siècles, on avait « frôlé » l'unité universitaire. Le mot n'est-il pas un peu faible ? Nos souvenirs communs d'Orléans et le fait que vous avez vous-même mentionné à l'instant l'Université de Bologne me conduisent à prendre pour exemple – mais il y en aurait bien d'autres – le domaine des études juridiques et la circulation des maîtres et disciples entre Universités au XIIIe siècle. Entre la Sorbonne parisienne, sanctuaire du droit romain, l'Université d'Orléans, bastion du droit civil enseigné en latin – voire à l'occasion, déjà en français – et sa sœur de Bologne, plus ouverte au droit international, combien d'échanges à travers lesquels, sciemment ou non, se formait une solidarité culturelle qu'on pourrait qualifier d'européenne.

Je me suis mis à rêver lorsque vous avez évoqué le thème de la route. C'est également au XIIIe siècle qu'est né le légendaire du « juif errant », celui qui n'a pas cessé de prendre la route sans jamais pouvoir se fixer nulle part. Dans quelle mesure les routes qu'il ne cessait de prendre n'étaient pas avant tout les routes de l'Europe ?

\*  
\* \*

**Jean-Marie Zemb :** N'étant pas historien, je ne saurais douter de la pertinence de l'inexistence d'une Europe (*Unie*) médiévale. Historien, je ne serais sans doute pas moins convaincu et séduit par les vues que vous avez développées. Vous excuserez le philosophe de poser une question carrément anhistorique inspirée par la boutade attribuée à Viollet-le-Duc sur sa déontologie : « restaurer l'état primitif ... même s'il n'a jamais existé ». Notre bout de continent a toujours, certes à la poursuite d'expansions, cultivé les rivalités, schismes et autres réformes, bref la *Division*. Que pourrait signifier dans ces conditions le rappel, dans un préambule de constitution, le rappel de 'racines communes' sinon le constat qu'indépendamment d'intentions unitaires, les divers développements économiques, politiques, etc., ont eu pour effet collatéral un rapprochement significatif que l'on pourrait interpréter comme une prise de conscience progressive ?

Cela pourrait paraître paradoxal à une idéologie fondée sur la correspondance biunivoque des causes et des effets à peine nuancée par de la dialectique au sens moderne. Pour ma part, je n'éprouve aucune difficulté à associer effets accidentels et causes propres. En matière religieuse, le rappel d'origines communes pourrait être partagé autant par Byzance que par Rome, réformes, hérésies et autres dissensions comprises.

Imaginez un entonnoir et comparez les gouttes du liquide qu'il doit recueillir aux virtualités des actions et mouvements de la Réalité et vous aurez les utopies du Sens [supposé] de l'histoire. Seul un petit nombre de ces virtualités seront actualisées sous forme d'effets *per accidens*, comme pour confirmer la néoscholastique qui aimerait bien que l'existence précédât l'essence. Pour saisir la signification de la protestation éclairée de Schopenhauer, il faut entendre qu'en réalité, le monde consiste en Volonté et Représentation. En moins abstrait, disons que la vie *renverse* l'entonnoir. La plupart des gouttes se perdent alors n'importe où, mais pour celles qui trouvent le goulot de la bouteille, les causes deviennent *essentiels*. Si on ne refuse pas la distinction *a priori* des Quatre

causes classiques et que l'on y ajoute *a posteriori* la cause dite «*exemplaire*», il devient à mon sens légitime de se référer à une archéologie réinterprétée de l'Europe en termes téléologiques sans risquer le démenti des Archives.

\*  
\* \*

**Jean Foyer :** Vous avez rappelé le rôle qu'ont joué dans la formation de l'unité de l'Europe d'une part le chant grégorien et d'autre part la langue latine. Dans cette perspective, je me demande si aujourd'hui parler d'Europe a encore un sens. Nous sommes en effet en un temps où l'on est en train d'imposer, à la place de la langue latine et des langues qui en sont issues, une espèce de dérivé mal prononcé de la langue anglaise qui est l'américain, et, en place du chant grégorien et de toute la floraison musicale qu'il a engendrée, des genres musicaux qui ne méritent pas ce qualificatif.

\*  
\* \*

**Jacques de Larosière :** Je constate que la véritable Europe est celle que vous avez décrite, celle du XIIe et du XIIIe siècle, celle qui n'a jamais existé, mais qui avait deux éléments d'identité : d'une part, le rôle du consensus religieux et intellectuel ; d'autre part, le rôle d'une langue commune pour les élites.

Or, l'Europe d'aujourd'hui, qui se gargarise constamment d'être ou de devenir européenne, comment la regarder sous l'angle de ces deux critères identitaires ? D'abord, il est évident qu'elle a perdu le consensus intellectuel et religieux -- au point qu'il paraît incongru dans le texte constitutionnel qui doit soi-disant gouverner l'Europe de faire même allusion à l'histoire religieuse de notre continent. Ensuite, force est d'admettre qu'il n'y a plus d'unité linguistique en Europe, sauf à travers ce succédané d'anglais que M. Foyer a parfaitement décrit.

Nous touchons là au paradoxe car un vrai marché, au sens des économistes d'aujourd'hui, est un marché où tous les facteurs de production doivent être mobiles. Or, un des facteurs essentiels de la mobilité des facteurs de production, c'est la langue. Le paradoxe est donc que la vraie Europe est celle du Moyen Âge.

\*  
\* \*

**Henri Amouroux :** En relisant *l'Histoire des peuples* de Jean-Baptiste Duroselle, on trouve qu'en 769 un chevalier du califat de Cordoue parle d'«*armées européennes* » à propos de la bataille de Poitiers ; et qu'en 800 un texte parle de Charlemagne comme du «*chef vénérable de l'Europe* ». Quelle signification avait le mot Europe pour les gens qui l'utilisaient vers l'an 800 ?

Comment s'est créée la légende d'un Charlemagne père ou fédérateur de l'Europe ? A travers les livres scolaires ?

\*  
\* \*

**Marcel Boiteux :** Mes souvenirs d'histoire scolaire me donnent l'impression qu'il ne s'est pas passé grand-chose d'important entre la prise de Constantinople et la Renaissance. On parlait un

peu de Poitiers et de Vasco de Gama, mais pour le reste, rien. J'aimerais savoir pourquoi l'histoire du Moyen Âge a été sacrifiée par rapport à ce qui s'est passé après.

\*  
\* \*

**Marianne Bastid-Bruguière :** Que pensez-vous du schisme entre l'Église d'Orient et l'Église d'Occident ? Y a-t-il eu, à la suite du schisme, une perception différente par ceux de l'Ouest de ceux de l'Est ? C'est durant cette période du Moyen Âge que les Chinois se sont rendu compte qu'il existait quelque chose à l'ouest. Presque jusqu'à la fin du XIXe siècle, cet Ouest a été pour eux une espèce de tout global dans lequel on ne distinguait pas entre les chrétiens d'Orient et les chrétiens d'Occident. Or il s'est produit une véritable fissure et j'aimerais connaître votre sentiment sur ce point.

\*  
\* \*

### Réponses :

**A Roland Drago :** Le principal avantage de la thèse de Pirenne est d'avoir secoué le monde historique, d'avoir conduit les historiens pendant des générations à se poser des questions nouvelles. L'inconvénient de la démonstration de Pirenne est qu'elle est excessive car elle appelle une réponse par oui ou par non ; c'est Mahomet ou c'est Charlemagne. Aujourd'hui, nous sommes nombreux à refuser ce jusqu'au-boutisme. En effet, les documents ne le permettent pas toujours. Un exemple : on a tiré les conclusions extrêmement fortes de deux noyaux de datte qui ont été trouvés dans la tombe d'un particulier à Orléans. On a alors conclu à un trafic avec l'Orient. À cela près que, si l'on a pris deux noyaux de datte pour en faire une amulette et protéger quelqu'un dans l'au-delà chrétien, c'est que les dattes étaient relativement rares. L'interprétation est donc très difficile.

J'adhère à ce que vous avez dit sur la montée vers le nord. Je voudrais à ce propos souligner un point. Les Carolingiens sont des Austrasiens ; ce sont des gens dont le centre est à Thionville. Pour eux, l'horizon n'est pas la Méditerranée. La Méditerranée, c'est un horizon fermé, infranchissable. En revanche, l'horizon vers lequel on peut s'avancer, avec sans doute des rêves de conquête, c'est l'est. En un mot, ces Austrasiens ne pouvaient pas raisonner comme avaient raisonné deux siècles plus tôt des gens qui avaient encore dans leur récent passé une fréquentation des rives de la mer Noire. Les Ostrogoths sont des gens qui n'ont jamais cessé de frôler l'empire romain. Un beau jour, ils s'y sont installés. Le drame des Huns n'est pas d'avoir été plus barbares que d'autres ; c'est d'être arrivés alors que les précédents barbares s'étaient déjà installés.

Je nuancerai toutefois votre propos sur la vie municipale car il y a un problème de chronologie. Il est difficile de parler de vie municipale intense avant le XIe siècle. Aussi me semble-t-il imprudent de rapporter la vie municipale à l'économie terrestre que vous évoquiez et qui, elle, est beaucoup plus ancienne. Je rappellerai seulement que la loi salique n'est ni plus ni moins qu'une loi de terriens – ce qu'étaient les Saliens – stipule que, quand un homme meurt, on donne ses terres à ses fils et que l'on dédommage ses filles en biens meubles – lesquels n'étaient rien d'autre que le cheptel.

Vous avez parlé de féodalité alors que j'avais parlé de vassalité. Il est vrai que la féodalité comprend une hiérarchie des terres. Mais lorsque le duc de Saxe est vassal du roi d'Angleterre, il ne s'agit pas d'une affaire de terres. La Saxe n'est pas un fief tenu du roi d'Angleterre. C'est vraiment quand émerge le droit romain que l'État ne s'accommode plus des situations de vassalité et refuse que l'on appartienne à la fois à la Saxe et à l'Angleterre.

**A Jean-Marc Varaut :** Nous n'avons pas tout à fait parlé de la même chose. J'ai dit « Cluny » et vous avez répondu « Bénédictins ». Or, les Bénédictins se sont constitués en monastères indépendants qui ne représentaient pas une puissance à l'échelle européenne. En revanche, Cluny était un empire. Il n'y avait qu'une seule abbaye, celle de Cluny, à la tête d'innombrables prieurés. Cluny était est une puissance unificatrice.

**A Jean Baechler :** Vous avez raison en ce qui concerne le code de Justinien. Mais est-ce que cela a beaucoup troublé les populations ? Je pense que l'unité créée par la réflexion sur le droit romain ne se traduit dans les réalités politiques qu'au bout de deux bons siècles. Il me paraît difficile de dire que lorsque des glossateurs, à Bologne par exemple, commencent à travailler sur le droit romain, cela crée une vision européenne. La vision européenne, c'est tout simplement que le même personnage - je pense par exemple à Vacarius, qui vient de Bologne et qui va enseigner à Oxford - crée une unité, par la circulation de la pensée, mais dans un cadre strictement universitaire.

**A Alain Plantey :** À la question de savoir si Charlemagne a formé un concept de l'État, la réponse est non. Il a un concept de son pouvoir souverain, de son autorité, et non pas d'un État détaché de sa personne.

**A Gérard Antoine :** En utilisant le terme « frôler », j'ai voulu dire que si le phénomène avait duré trois générations, il aurait été plus solide. L'universalisme des universités du XIII<sup>e</sup> siècle commence à s'effondrer dès que chacun veut son université. Cela dit, dans le cas d'Orléans, il est un élément qu'il ne faut pas oublier. Si Orléans s'est spécialisée dans le droit romain, c'est parce qu'à Paris le haut du pavé était tenu par les théologiens et qu'ils ne voulaient pas voir apparaître des civilistes.

**A Jean Foyer :** Je n'ai évidemment pas voulu dire que si l'Europe d'aujourd'hui avait une très relative cohésion, c'était grâce au latin. Par contre, je partage le combat de ceux qui pensent simplement qu'on ne maîtrise la langue française que si l'on en connaît un peu les racines.

**A Henri Amouroux :** Je ne connais pas les deux textes que vous citez et dans lesquels apparaît le mot Europe. Je voudrais être sûr que le mot « Europe » n'a pas été introduit par un traducteur soucieux de se faire comprendre du public d'aujourd'hui.

Pour ce qui est du mythe de Charlemagne, je serais tenté de dire que cela a commencé juste après sa mort. Le XIX<sup>e</sup> siècle n'y est pour rien. Sir Walter Scott n'y est pour rien. Nous avons la certitude que les chansons de geste ne sont que le reflet de ce qui se disait déjà verbalement au XI<sup>e</sup> et peut-être au X<sup>e</sup> siècle. Le mythe de Charlemagne, c'est le mythe du combat pour la foi. Il est dénaturé dès le départ. Les chansons de geste nous montrent un Charlemagne qui ne combat que les infidèles, que les Sarrasins, alors qu'il ne s'est jamais battu contre eux, sauf pendant quelques semaines en Espagne - où il n'avait rien compris. On lui avait rapporté que les chrétiens d'Espagne étaient maltraités par les musulmans, ce qui était faux. C'était le début de l'Espagne des trois religions où les juifs traduisaient les oeuvres arabes en latin pour que les chrétiens les comprennent. Charlemagne donc ne comprend rien et le résultat est qu'à Roncevaux son arrière-garde est massacrée par des chrétiens basques. En réalité, Charlemagne s'est battu en Germanie contre des païens, et les chansons de geste ont souvent confondu les musulmans et les païens.

**A Marcel Boiteux :** Il y a plusieurs raisons qui expliquent que l'on ait négligé le Moyen Âge dans l'enseignement de l'histoire. Permettez-moi d'évoquer un souvenir personnel : lors que j'ai débuté comme jeune agrégé, j'ai souhaité avoir des classes de cinquième pour pouvoir enseigner le Moyen Âge. On m'a répondu qu'étant agrégé je devais prendre des terminales et enseigner l'histoire contemporaine.

La vérité est que, tout comme pour l'Antiquité, ces choses sont tellement lointaines pour un enfant d'aujourd'hui qu'on est obligé de les simplifier et qu'en les simplifiant, on les dénature.

**A Marianne Bastid-Bruguière :** Oui, le schisme a été fondamental en ce qu'il a créé un monde avec lequel on ne parlait pas - mais avec lequel on faisait des affaires. Aux yeux de l'Occident, les Orientaux étaient des mauvais chrétiens. Mais cela n'a pas commencé en 1053. Cela a commencé dès l'époque des images, c'est-à-dire au VIII<sup>e</sup> siècle. Le fossé culturel s'établit dès lors. Byzance ensuite revient aux images, mais d'autres choses ont pris le relais. Depuis le concile de Nicée au IV<sup>e</sup> siècle, il y a un élément qui va distinguer fondamentalement Byzance de l'Occident : c'est qu'à Byzance on est infiniment plus subtil, grâce à l'héritage de la pensée grecque, et que ce sont les gens subtils qui créent les hérésies. L'hérésie est toujours le fruit d'une réflexion approfondie. Alors, en Occident, ce qui vient d'Orient est suspect.